

LA GÉNÉRATION D'UN « MOI » NOUVEAU
Notes de l'assemblée avec Julián Carrón
lors de la Rencontre des responsables des étudiants de Communion et Libération
Corvara, le 30 août 2018

Julián Carrón. « À cela tu sauras que je suis le Seigneur » (cf. *Ex* 10, 2). C'était le titre des vacances. Mais, nous l'avons dit, pour surprendre les faits qui nous permettent de savoir qu'Il est le Seigneur, il faut une affectivité, au sens où don Giussani en parle lorsqu'il évoque ce jeune homme qui suivait le sentier qui monte au Mont Pana à partir d'un village du Val Gardena : il ne cessait de regarder le sol et de ramasser une pierre par-ci, une pierre par-là. Au bout d'un moment, Giussani comprit qu'il s'agissait de fossiles. Cet homme était un scientifique, désireux de trouver des fossiles, si bien qu'il s'apercevait de leur présence. Il n'inventait pas les fossiles, ils étaient bien là, mais sans cette tension, sans cet intérêt, sans ce type de curiosité, don Giussani n'avait jamais pu les voir, quoiqu'il ait souvent fait ce chemin. Seule une affectivité envers une vérité de la réalité aiguise notre regard sur les choses. Maintenant, en vue de ce moment, nous avons proposé quelques questions comme ordre du jour : dans ce que nous avons vécu cet été (les vacances, les initiatives, le Meeting de Rimini, le pèlerinage à Rome pour voir le Pape, le temps libre), y a-t-il eu des faits qui ont suscité en nous un émerveillement qui a impliqué tout notre moi, nous poussant à reconnaître le Christ, à prononcer son nom ? Quand nous sommes-nous surpris à le reconnaître ? Qu'est-ce qui s'est avéré capable de régénérer notre vie ?

Matteo. Après tout ce qui s'est passé cet été, je peux dire avec plus de certitude que suivre ce que le mouvement me propose convient pour ma vie parce que, comme tu viens de le dire, cela la régénère. J'essaie de dire comment, en racontant ce qui m'est arrivé à deux moments. Pendant les vacances de ma communauté, certains d'entre nous ont proposé une introduction à la musique de Rachmaninov. C'était une heure de très belle musique, pendant laquelle j'ai été impressionné par une chose : le visage de sa musique était le fruit de son appartenance à l'histoire du peuple russe à tel point que, lorsqu'il a émigré aux États-Unis, il a pratiquement cessé de composer. Cela m'a frappé et j'ai tout de suite pensé : moi, est-ce que j'ai un « peuple russe » ? De quoi est-ce que je tire ma consistance ? La réponse a été simple : mon « peuple russe », c'est l'Église, qui arrive à moi à travers cette compagnie. Qui serais-je si on m'enlevait ce lien ? « Qui je suis » passe maintenant par cette adhésion. C'était un vertige, comme si je disais : toute ma vie est suspendue à cette rencontre. Je ne dis pas cela comme si je dépendais d'une activité associative, d'une organisation, aussi belle soit-elle, dans laquelle on a ses amis et grâce à laquelle on est un peu moins vide que les autres. Non, je me suis rendu compte qu'en appartenant à cette histoire, j'appartiens au Christ, c'est-à-dire à cette Présence que je continue à rencontrer dans l'unité de ceux qui croient en Lui : concrètement, je fais partie de CL, c'est vrai mais, beaucoup plus profondément, je Lui appartiens. Je me suis mieux rendu compte de cela à Rome, en participant à la veillée proposée par le Pape. La manière dont s'est déroulée cette initiative pouvait mieux convenir à certaines sensibilités qu'à d'autres, mais lorsque le Pape a demandé le silence, la même unité étrange que j'ai vue aux vacances s'est produite, et j'ai été à nouveau surpris. En regardant ces milliers de jeunes autour de moi, je me suis dit : « Ils ont tous été touchés par la même chose que moi », et j'ai ajouté : « Toi, Seigneur, tu es beaucoup plus que ce que je pense de toi, que le schéma dans lequel je t'enferme, que les formes et les initiatives qui pourtant me correspondent, tu es plus que cela. » À ce moment-là, je me suis senti uni à eux tous, non pas par une affinité de pensée ou de langage, mais par ce point commun : le Christ présent. Ce qui m'a régénéré, c'est de Le reconnaître, de découvrir que toute ma vie est suspendue à Sa présence : Dieu m'a touché à travers un signe humain, mais c'est Lui qui m'a touché. Un petit symptôme de ce que je viens de dire est que j'ai commencé à me sentir bien partout, avec n'importe qui, sans que ce soit banal. Les jours suivants, je me rendais compte que, pour que je sois en paix, un certain environnement ou certains visages n'étaient pas indispensables ; j'ai commencé mes journées en désirant que tout soit instrument de ce lien, de ma relation avec le

Christ. Le mois d'août a été magnifique. L'alternative était simple : quand je cherchais à me passer de cette relation, c'étaient la peur et l'incertitude qui émergeaient, surtout quant à l'avenir ; quand j'affrontais les circonstances en Le cherchant, je découvrais que l'amitié avec Lui était capable à elle seule de remplir ma vie.

Carrón. Quelle est la différence entre l'« appartenance », telle que tu la décris, et une « association » ? Souvent, nous pouvons réduire notre amitié et la vivre comme une association. Qu'est-ce qui a grandi en toi ? En effet, ce n'est que lorsqu'il y a une surabondance que l'on se rend compte qu'il manque quelque chose. Quelle différence perçois-tu dans ta vie entre appartenance et association ? Quel en est le signe ?

Matteo. Le signe est ce qui s'est passé après, quand j'étais à la maison avec mes parents et mes sœurs. Et je me suis rendu compte de la différence parce que l'appartenance me génère.

Carrón. L'appartenance dont nous parlons génère un sujet nouveau. Participer à une association n'est pas en mesure de le faire.

Matteo. La conséquence est que tout commence à parler.

Carrón. La réalité commence à parler, autrement dit l'appartenance au Christ nous redonne la vie et les relations, elle nous redonne tout, multiplié à l'infini, « cent fois plus ». Appartenir au mouvement ne fait pas apparaître les montagnes, cela ne fait pas apparaître les rapports, mais cela me fait prendre conscience que les montagnes sont là, cela me fait prendre conscience des rapports d'une autre manière : tout était là auparavant aussi, mais cela ne me parlait pas, comme les fossiles de don Giussani. Ce n'est qu'en appartenant à Celui qui nous fait, lorsque Sa présence entre dans notre vie, que nous prenons conscience de la réalité dans toute sa profondeur : ce qui arrive commence à devenir tellement significatif que c'est comme si c'était une autre vie, une vie « plus vie ». À l'intérieur de cette expérience, on est amené à dire : « Ainsi, je n'appartiens pas à CL comme on appartient à une association ; en appartenant à CL, j'appartiens à Celui qui régénère ma vie de cette manière, je suis à Lui ». C'est très beau, parce que c'est une découverte que vous commencez à faire de l'intérieur de ce que vous vivez. J'aurais pu te faire une belle leçon pour te dire que tu Lui appartiens, mais cela ne t'aurait pas amené là où tu es maintenant, à une découverte personnelle. Ce qui m'étonne, c'est qu'en suivant ce que le mouvement te propose, tu vois surgir ce dont nous parlons de l'intérieur de ta vie, comme une découverte qui t'appartient. C'est la génération d'un moi nouveau. La participation à une « association » ne peut pas produire dans le sujet une nouveauté qui se répercute dans chaque circonstance de sa vie. Beaucoup vont à la montagne et en profitent bien, mais lorsqu'ils retrouvent la routine quotidienne, leur famille ou leurs relations, ils passent tout leur temps à rêver de retourner à la montagne, parce que rien n'a changé en eux. C'est le contraire dans l'expérience dont nous parlons : en appartenant à un lieu historique, concret, c'est toute la vie qui nous est rendue, avec une puissance qui nous surprend, nous les premiers.

Chiara. Je vais vous raconter trois faits dans l'ordre chronologique. Le premier concerne la préparation des vacances. En travaillant avec les autres, j'ai été amenée à dire : « Je veux que les vacances et tout ce que nous faisons servent à éduquer notre regard pour qu'il ne s'attarde pas sur notre misère bien connue, mais plutôt sur ce qu'Il fait pour me conquérir, tel un homme amoureux avec la femme qu'il aime. » Voici le fait dans lequel j'ai vu prendre forme ce désir qui m'a progressivement façonnée. J'avais eu une journée difficile, je n'avais pas pu me préparer pour un dîner en prévision d'un moment des vacances (la présentation d'un livre), donc je me sentais un peu vide. J'écris à l'amie à laquelle j'avais demandé de prendre en charge cette initiative, en lui disant que je ne me rendrais pas à ce dîner parce que je n'étais pas prête. « D'accord », me répond-elle, avant d'ajouter : « Merci pour ce que tu m'as demandé de faire, parce que c'est exactement ce dont j'ai besoin en ce moment. » Sa réponse m'a fait mal : je me suis regardée et je me suis rendu compte que, à cet instant-là, je n'avais pas son attitude, mais je la désirais. Je lui ai immédiatement réécrit : « Je viens ». C'est un instant où je n'ai pas décidé en fonction de la mesure que j'applique continuellement, mais c'est le désir de beauté, d'être avec elle, qui l'a emporté. Je me suis rendu

compte que suivre ce désir inlassable de beauté, de rapport, est la voie pour me laisser rencontrer par Lui, et que je veux continuer à le faire. Dans le deuxième fait que je raconte, j'ai vu se produire pour moi ce dont nous venons de parler, à savoir qu'ici je suis générée, que j'apprends à faire confiance à mon cœur. J'étais aux vacances de ma communauté. Au cours d'une assemblée, parmi les thèmes qui ressortaient, émergeait la différence qu'il y a entre vivre en suivant son cœur ou se laisser entraîner par l'émotion. Il m'est arrivé quelque chose d'intéressant. Nous avons fait une excursion : j'ai passé toute la matinée à tenter de m'émerveiller, mais rien ne m'impliquait vraiment. L'heure du déjeuner approchait, et c'était l'occasion de rencontrer les étudiants de première année, mais je n'avais rien à dire, je me sentais aride. Cependant, dans le sillage de ce qui avait été dit pendant l'assemblée, j'ai dit : c'est le seul moment où je peux les rencontrer, j'y vais. J'y suis allée et je me suis présentée : « Je suis ici pour apprendre de vous cette fraîcheur que je n'ai pas ». C'était un moment merveilleux et régénérant. Cette circonstance m'a permis de franchir une étape : mon « oui » n'est plus lié aux instants où je suis en forme, enthousiaste ; à travers une foule de provocations, le Christ est capable de susciter la plénitude même dans mon aridité, si je le suis. Cette phrase, « N'attendez pas un miracle, mais plutôt un chemin », qui m'a souvent dérangée, devient ce que j'ai reçu de plus beau, parce qu'elle me pousse à être ouverte à Sa compagnie à tout moment, et pas seulement quand je vais bien. Cela a aussi porté ses fruits à la maison, non pas parce que je suis capable de rester à ce niveau-là, mais parce que je me rends plus compte de quand Il me choisit. Un dernier petit fait en témoigne. Je revenais de la montagne avec mon frère (nous étions allés aux vacances de nos communautés respectives), j'étais fatiguée, je conduisais, et je pensais : « Je peux enfin décompresser ». Alors que j'imaginai déjà ce repos « réduit », lui, sans le savoir, me dit : « Ces jours-ci, Chiara, aidons-nous à ne pas perdre de temps ; levons-nous à une heure décente et prions par exemple les Laudes ensemble ». Je lui ai tout de suite dit : « Oui, merci ! » Cela n'a pas été banal pour moi. C'est comme si j'avais été devant ce scientifique des fossiles. Au lieu de dire : « Ah, pourquoi n'ai-je pas remarqué ces fossiles moi-même ? », j'ai dit : « C'est beau qu'il me les ait montrés ! »

Carrón. Nous devons garder précieusement ce qui est donné à chacun d'entre nous qui intervient. Ce n'est pas évident. Souvent, dit Chiara, nous nous attardons sur notre misère ou sur notre mesure. Qui ne le fait pas ? Levez la main ! Nous le faisons tous. Se rendre compte qu'au lieu de s'attarder sur sa propre misère, sur ce qui ne va pas, sur ce qu'on n'arrive pas à faire et qui nous déprime, il est plus intelligent de commencer à regarder « ce qu'Il fait pour me conquérir », cela signifie découvrir une autre méthode. Nous pensons souvent devenir meilleurs parce que nous analysons notre misère et que nous cherchons à la surmonter, nous nous efforçons de changer. Elle a découvert qu'il vaut mieux au contraire se laisser conquérir par l'initiative d'une Présence, même si, au départ, comme pour le dîner, elle commence par ne pas vouloir y aller. Grâce au dialogue avec son amie, elle dit : « Je viens ». Qu'est-ce qui la rend différente ? Comme elle l'a dit, c'est la manière dont le Christ l'appelait à travers cette circonstance qui « l'a emporté ». Nous ne sommes pas capables d'atteindre la plénitude, le changement que nous désirons. Toutes nos tentatives échouent, elles ne font que nous déprimer. Commençons à voir qu'il y a une autre manière de l'atteindre, celle de Jésus : « Viens avec moi » ; « Celui qui me suit aura le centuple ». Comment Le suivre ? Il s'agit simplement de suivre la manière par laquelle il nous appelle. Ce qui en découle peut paraître banal, mais c'est une découverte inédite, qui contredit ou renverse de 180 degrés notre manière habituelle de vivre, et cela change nos vies. Par exemple, comme elle l'a dit, on entend le mot « émerveillement » et on le traduit immédiatement de façon moraliste : « Je m'efforçais de m'émerveiller, de produire moi-même l'émerveillement ». Avec quels résultats ? Aucun. On finit ainsi par se mesurer : « Je n'arrivais pas à m'émerveiller. » Mais nous ne pouvons pas susciter nous-mêmes l'émerveillement ! Alors elle va déjeuner avec les étudiants en première année, même si elle n'en avait pas envie et se sentait aride, et elle est surprise par ce qu'ils lui disent. On ne renaît qu'en suivant la manière dont le Christ nous appelle. Ce matin-là, il a appelé Chiara, et de même, il m'appelle à rendre visite à une communauté ou à être avec vous en ce moment. Nous pouvons être plus ou moins toniques, nous n'avons pas à nous en inquiéter, pas plus que nous ne pouvons

susciter nous-mêmes un certain élan. Mais, que ce soit ici, à l'école de Communauté ou ailleurs, même si j'ai le moral à zéro, je peux toujours y aller comme un mendiant, avec cette affectivité dont parlait don Giussani, pour voir comment le Christ me surprend, comment il m'appelle, par quel instrument et de quelle manière il me régénère. Combien de temps perdons-nous à nous plaindre de notre aridité, alors que ce qui est en jeu ici est le fait qu'un Autre entre dans notre vie de manière impensable ! Nous voulons tout contrôler : nous disons « Jésus-Christ » mais, en fin de compte, nous réduisons le Christ et ce qu'il est venu nous apporter à une série d'objectifs à atteindre. Et confondre le christianisme avec quelque chose qui ne fait qu'élever la barre de l'éthique ne fera que souligner combien nous ne sommes pas à la hauteur. Nous finirons ainsi par partir ; nous dirons : « Le christianisme est merveilleux, mais je n'arrive pas à le vivre, mon incapacité est trop profonde ». Mais c'est le Christ lui-même qui a dit : « En dehors de moi, vous ne pouvez rien faire ». Entendre cette phrase est une libération. C'est le contraire de ce que tout le monde dit : « Tu peux y arriver, tu pourras te procurer avec tes propres forces tout ce que tu cherches ». Mais qui peut vraiment le penser ? Cela ne veut pas dire que la plénitude de la vie est impossible. Il y a une autre possibilité, à portée de main de chacun : une présence qui vient à notre rencontre, un événement qui entre dans la vie et la transforme. Alors, quand vous le découvrez, vous commencez à profiter de la vie. Le problème est que nous réduisons le christianisme. Au lieu d'être un événement qui, comme le racontait Chiara, peut se produire par l'intermédiaire de son frère, des étudiants de première année, d'un dîner auquel elle était invitée et auquel elle ne voulait pas aller, cela devient un ensemble de règles. Nous rejetons le Christ hors de la réalité. C'est comme si nous disions : « Il est parti, il est au ciel, après l'Ascension il s'en est allé et maintenant c'est à nous d'agir », comme le pensent la plupart des chrétiens : « Le Christ est parti, il nous a laissé des règles à suivre, il faut faire avec ». Non, il n'est pas parti, il est présent à travers la réalité humaine qu'il a décidé d'utiliser ; et au lieu de nous faire changer d'idée par la théologie, il produit des faits à travers lesquels nous pouvons reconnaître sa présence et commencer à le connaître. C'est un problème d'affectivité, de pauvreté de cœur, d'ouverture du cœur, nécessaire pour suivre la manière inattendue par laquelle Il arrive dans notre vie, même lorsque nous sommes dans l'aridité la plus profonde. Qu'est-ce que cela peut Lui faire ? « Écoutez, dans le désert de votre aridité, je peux commencer à créer une route nouvelle, ne la voyez-vous pas ? » Les prophètes ont représenté l'aridité par l'image du désert : « Oui, dans le désert où tu es, dit Dieu, je peux faire germer quelque chose de nouveau. Ne le voyez-vous pas ? » C'est un défi lancé à la raison, au regard, à l'attention, à l'affectivité, à tout. J'ai insisté sur ces points parce que ce sont d'énormes découvertes et il serait dommage de ne pas nous en rendre compte : une seule d'entre elles peut changer la vie plus que mille pensées qui nous passent par la tête. Le Christ ne s'est pas retiré de l'histoire, nous laissant misérablement seuls, mais il nous surprend continuellement dans la réalité, dans les situations les plus différentes, non seulement lorsque nous sommes ensemble, mais partout, même si les visages habituels ne sont pas près de nous, et tout devient une occasion pour le bien.

Massimiliano. Cette année, dans le foyer où je vis, j'ai rencontré un étudiant à l'Université Catholique comme moi. Nous sommes devenus amis et j'ai voulu l'inviter aux vacances de la communauté. Il a accepté : « Je viens pour observer le mouvement et pour mieux comprendre qui tu es ». Cette réponse m'a étonné : nous nous connaissons depuis un an, nous dînons ensemble presque chaque semaine, et pourtant, pour me connaître, il lui a fallu « observer le mouvement ». Comme je participais aux vacances pour la cinquième fois, je savais déjà ce que nous allions faire, mais sa présence a rendu tout nouveau : j'ai cherché à partager avec lui toute la semaine des vacances, y compris certaines de ses difficultés. Le dernier jour, lors de l'assemblée, il est intervenu en disant : « Après avoir rencontré Max, j'étais très curieux de venir ici à Cervinia pour voir comment était votre mouvement et pour mieux comprendre sa volonté de me connaître, sa curiosité. Ici, je l'ai trouvée chez beaucoup d'autres personnes aussi. Je me suis demandé : d'où naît cette curiosité que vous avez de connaître l'autre ? Je vois beaucoup de personnes qui, en participant à la vie du mouvement, se sont rapprochées de l'Église et se sont liées à une institution. Dans quelle

mesure peut-on cultiver sa relation à Dieu sans l'intervention de l'Église ? ». Dans ce qu'il a dit, j'ai été frappé par l'itinéraire : j'ai rencontré des personnes curieuses de me connaître ; toutes ces personnes appartiennent au mouvement ; quelle est l'origine de cette curiosité ? Enfin, l'Église est-elle vraiment nécessaire ? Je pense à ce que tu nous as dit hier soir : « Pourquoi les habitants de Palestine cherchaient-ils Jésus ? Pour se charger d'un poids en plus ? » Non, ils le cherchaient à cause de ce qui est arrivé à mon ami : une rencontre avec des visages, qui appartiennent à un lieu spécifique, d'où il s'est senti regardé avec une grande curiosité, au point de demander : d'où cela vient-il ? Dans ma vie, j'ai vu que seul le Christ suscite cette interrogation, lui seul réveille aussi puissamment mon moi. La réponse à la question sur l'Église se trouve également dans ce fait. Après ces vacances, il est venu me voir. Il se demande pourquoi appartenir à l'Église, mais en fait il se trouve déjà à l'intérieur. « Comment pourrions-nous rester dans l'Église de Dieu ? », demandais-tu hier. Et tu répondais : ce qui nous permettra de rester dans l'Église de Dieu est exactement le même phénomène que celui qui nous y a attirés au début.

Carrón. Cet exemple est très beau : la rencontre avec une humanité curieuse, qui s'implique avec l'autre au point de vouloir le connaître, suscite l'émerveillement, parce que ce qui devrait être normal (avoir un intérêt vrai pour l'autre) ne l'est pas. Cette curiosité, cet intérêt pour l'autre a surpris ce jeune ami au point qu'il n'a pas pu s'empêcher de se demander : d'où cela vient-il ? Ici, nous voyons encore une fois en action ce que nous disions tout à l'heure : nous n'appartenons pas simplement à un club, à une association, parce que l'appartenance que nous vivons engendre un « moi » qui, en entrant en rapport avec l'autre, suscite en lui une question. C'est lui qui, par la suite, en vivant et en suivant ce qu'il a rencontré, devra reconnaître la réponse.

Bernardo. Je raconte trois faits qui ont retenu mon attention cet été. Le premier s'est produit pendant les vacances de la communauté. Une fille, étudiante en philosophie, a invité son petit ami à participer aux deux premiers jours des vacances. Il ne fréquente pas l'université, il travaille et n'appartient pas au mouvement. C'était la première fois qu'il venait à des vacances comme celles-ci. Pendant les deux jours qu'il a passés avec nous, il a participé à tous les gestes et a dû ensuite rentrer à Milan. Il n'a pu rester que deux jours. Immédiatement après son retour, dans un message à sa copine, il a écrit : « Je crois que, pendant ces deux jours, notre relation a changé ». Puis il a ajouté, avec une simplicité désarmante : « Sais-tu pourquoi ? » Une question sincère et franche. Comme pour dire : « Le rapport entre toi et moi est différent après ce séjour. Comment est-ce possible ? Qu'est-ce qui est intervenu, pour que nous ayons commencé à nous traiter différemment, alors que nous sommes ensemble depuis si longtemps ? » La question était la conséquence d'un émerveillement réel, c'était l'expression du niveau auquel sa raison, affectivement impliquée dans ce qu'il avait sous les yeux, avait été conduite. La vérité de notre expérience n'est pas dans notre tête, mais repose sur quelque chose qui se produit et qui suscite une interrogation véritable, pour nous avant tout, si bien qu'elle continue à nous attirer. Un autre fait important s'est produit en Calabre, où j'ai passé une semaine avec des amis de la fac après les vacances de la communauté. Il y avait avec nous un garçon de deuxième année, né dans une famille du mouvement, et qui s'était éloigné pendant le lycée. Au cours de ces deux années d'université, il s'est progressivement lié à certains d'entre nous, jusqu'à ce qu'il décide de venir aux vacances. Il a pris la parole lors de l'assemblée et a raconté qu'il se sentait transformé par cette amitié. Effectivement, il avait un visage différent, il était joyeux. En Calabre, pendant les déjeuners et les dîners, il nous est arrivé d'entamer des discussions sur des sujets brûlants, et lui, le dernier arrivé, avait à mes yeux la position la plus correspondante. L'enthousiasme du début ? L'euphorie d'un converti ? Je crois que non. Pour moi, il jugeait en ayant un évènement dans le regard. Une position différente des autres ne peut surgir que par rapport à ce que l'on vit. Le troisième fait est la journée du 11 août à Rome avec le Pape. Le premier élément est la joie avec laquelle je suis rentré à la maison. Que m'est-il arrivé pendant ces vingt-quatre heures ? Certes, les paroles du Pape ont été précieuses, mais ce qui m'a marqué se situe encore avant, et est lié au fait même d'être allés à Rome pour écouter le Pape : le réveil à cinq heures du matin, le voyage pendant le week-end de l'été le plus chargé sur les routes, le retour à la

maison pendant la nuit. Mais, dans cette journée, se manifestait la vérité de notre compagnie : nous sommes ensemble pour suivre autre chose que nous-mêmes. Cette substance de notre amitié s'exprimait à travers ce qui se passait : les personnes les plus différentes – en termes d'études, d'habitudes, de connaissances – voyageaient ensemble uniquement pour écouter une personne. J'ai fait une découverte méthodologique : ma plénitude passe par le oui à une Personne qui m'adresse une invitation, et pour la suivre, il suffit de s'engager dans une compagnie qui m'accepte tel que je suis et qui ne tiendrait pas si ce n'était pour le but qui nous unit. La méthode consiste à « aller pêcher avec Jésus », comme tu le disais, ce qui me semble décisif. Qu'est-ce qui démontre que cette méthode vaut pour moi ? La correspondance avec mon cœur, la plénitude avec laquelle je suis rentré chez moi. « Aller pêcher avec Lui » est ce qui m'aide le plus aujourd'hui dans ma vie, et cette position pénètre de plus en plus dans mon combat quotidien. Les journées sont souvent marquées par les difficultés ; en effet, certaines questions sont devenues plus pressantes au fil du temps et m'obligent à prendre position. Pourtant, je dois admettre que ce sont précisément ces moments difficiles, où je me rends compte que je ne contrôle pas tout, qui me permettent de me demander plus radicalement de quoi j'ai besoin pour vivre. En effet, ces moments de difficulté me font prendre conscience que, souvent, je « sais tout » : en paroles, l'évènement est connu, analysé et prémédité. Il n'y a qu'un seul problème : avec tout ce que je sais, le mieux que j'arrive à faire est de reculer le moment de la plénitude en lui posant des conditions : « Si telle chose se produisait, alors, oui », et de la repousser toujours plus loin dans le temps. Mais ainsi, le présent continue à m'échapper. C'est dans les moments les plus difficiles que je réalise combien mes analyses ne suffisent pas : je peux passer des journées entières à me prescrire ce qu'il faudrait faire pour ne pas me noyer, mais cela ne me libère pas. Je comprends que ce dont j'ai le plus besoin commence là où finissent mes analyses, c'est-à-dire lorsque quelque chose se produit à nouveau à l'extérieur de moi. Je suis donc reconnaissant qu'il y ait toujours quelqu'un qui m'invite à retourner « pêcher ».

Carrón. Il est impressionnant qu'une formule aussi simple puisse être aussi décisive, parce que – voyez-vous – l'alternative est très claire : c'est celle entre Jésus et les pharisiens. Si, au lieu d'aller pêcher avec Lui, les disciples s'étaient rendus chez les pharisiens, qu'auraient-ils reçu d'eux ? Des règles ! Voilà dans quoi l'on tombe dès que l'on s'éloigne de « la pêche avec Lui ». C'est la lutte entre deux approches : soit le christianisme est quelque chose que je construis moi-même par mes analyses et mes tentatives, soit c'est une réalité que je rencontre. La formule « aller pêcher avec Lui » propose une alternative radicale à toute tentative de produire le christianisme par sa propre cohérence et ses propres tentatives. C'est un drame, un défi qui nous concerne, même si nous savons tous que le christianisme est un évènement et que nous le répétons continuellement. Il dit : « Je sais tout ». C'est vrai, si je vous faisais passer un test, je suis convaincu que la grande majorité dirait que le christianisme est un « évènement ». Nous le savons bien. Pourtant il dit : « Mais, après, je repousserais toujours la plénitude à : “S'il arrivait ceci”, “s'il se produisait cela”, et le présent finirait ainsi par m'échapper. » Jésus nous offre une méthode différente et beaucoup plus simple, mais une méthode que seuls les simples reconnaissent, comme cet ami qui s'est rapproché du mouvement après des années, ou le jeune homme amoureux auquel il n'a fallu que deux jours pour expérimenter le changement dans la relation avec son amie et pour se demander pourquoi. C'est impressionnant ! Si quelqu'un créait une institution pour enseigner comment une relation affective entre un garçon et une fille peut devenir vraiment pleine (« cent fois plus »), on ferait la queue pour s'y rendre : qui ne le désire pas ? Mais aucune institution au monde ne peut le réaliser. Ici, donc, on dit des choses inouïes : une personne qui ne participe pas à la vie du mouvement, qui va par hasard aux vacances d'une communauté, parce que sa copine l'y invite, ne peut que reconnaître au bout de deux jours que la relation avec son amie a changé ! C'est là le véritable défi face au nihilisme. La lutte est ouverte : entre notre tentative, ou notre désir de nous laisser aller, notre fragilité, le fait que nous cédon au nihilisme (« Ce n'est pas possible ») et la rencontre avec des faits qui défient tout cela. Après avoir entendu ces récits, chacun doit se décider, chacun est forcé de décider ; ne pas prendre de décision est déjà une décision. Ce jeune est venu par hasard, mais ensuite, il a découvert en lui une nouveauté insoupçonnée, il a rencontré une réalité humaine qui l'a poussé à se poser une

question. Attention, c'est vous qu'il a rencontrés, vous qui rivalisez souvent de zèle pour voir vos limites, pour souligner toute votre misère : il vous fait prendre conscience de ce que vous portez (de ce que nous portons). Il y a peut-être quelque chose qui nous échappe ! Comme vous pouvez le voir, il n'est pas nécessaire que cette réalité humaine qu'on appelle l'Église soit composée de personnes sans limites pour devenir intéressante : nous sommes pleins de limites, mais là n'est pas la question, parce que les faits qu'a décrits ce jeune sont arrivés en nous rencontrant. On voit clairement ici que le témoignage que nous rendons au Christ ne doit pas se réduire uniquement à notre cohérence éthique ou à notre bon exemple ; il passe à travers toutes nos limites. Quelque chose de nouveau est entré dans notre vie ; nous continuons à vivre dans la chair, c'est-à-dire que nous faisons des erreurs comme avant, mais nous ne pouvons plus arracher de nous-mêmes cette nouveauté qui est entrée dans nos fibres. Nous nous trompons comme avant, mais il y a autre chose qui, en entrant dans notre vie, a suscité en elle une nouveauté indéniable. Comme le disait Bernardo par rapport à son autre ami, le signe est qu'on regarde tout « avec un évènement dans le regard », ou bien que l'on rentre chez soi, comme il le disait de lui-même, heureux d'être allé à Rome chez le Pape pendant le week-end de l'année où les routes sont le plus chargées. Et il nous a donné une raison. Pourquoi la méthode que Jésus nous offre est-elle valable ? Cela se voit dans la correspondance avec le cœur. Jésus ne fait pas d'abord appel au fait qu'il est Dieu, mais uniquement à l'expérience du centuple, c'est-à-dire à l'expérience de la correspondance. « Suivez-moi, parce que si vous me suivez, vous pourrez faire l'expérience de la vie cent fois plus intensément », comme c'était le cas pour les deux amoureux. Jésus n'exerce aucune forme de chantage sur nous. Il nous donne la raison : le centuple. En effet, lorsque le centuple se produit, on se demande pourquoi, comme on l'a dit. Il ne faut pas s'éloigner parce que l'Église a des limites : nous la suivons parce qu'il se passe quelque chose en elle qui est plus que les limites que nous avons tous.

Paolo. Je tiens à vous raconter deux faits dont je suis sorti nouveau, et grâce auxquels il m'est apparu clairement que la méthode d'« aller pêcher avec le Seigneur » est la seule qui puisse vraiment me changer. Le premier remonte à la fin du mois de juin. Je me suis rendu à Chieti avec d'autres pour participer à une réunion de la communauté locale. Immédiatement, l'inattendu se produit : cinq personnes absolument pas du CL viennent à l'école de communauté. Comment étaient-ils donc arrivés là ? Il y a un préalable. Quatre sur cinq étaient des étudiants qui avaient suivi un cours avec un professeur du mouvement. À la fin du cours, le désir était né en eux d'approfondir avec le professeur ce qui était ressorti du cours. Le résultat est une proposition : partir pour étudier les cours ensemble pendant quelques jours. Les deux tiers des étudiants participent, neuf au total (un petit nombre). Quatre d'entre eux se présentent à l'école de communauté. La rencontre commence : prière, chants, ordre du jour. Les nouveaux arrivants jettent autour d'eux un regard interrogateur. La personne qui mène l'école de communauté s'en rend compte et se tourne immédiatement vers eux : « Puis-je vous poser une question ? Pourquoi êtes-vous ici ? Qu'avez-vous trouvé de spécial chez nous, qu'est-ce qui vous a attirés chez le professeur dont vous avez suivi le cours, au point de vous pousser à participer à ce séjour d'études et à être ici aujourd'hui ? » Le résultat est un dialogue passionnant, une succession ininterrompue de questions-réponses : « Il enseigne de manière différente » ; « il a une manière différente d'entrer en relation avec nous » ; « en le rencontrant, nous nous sommes découverts plus liés entre nous ». Avec ces quatre étudiants, il y avait aussi un autre garçon, le copain de l'une d'entre eux. Lui aussi veut répondre ; pourtant, il ne va pas à l'université, il travaille, il n'est donc pas allé réviser avec les autres et il vient à l'école de communauté uniquement parce qu'il y a sa copine : « Je suis ici parce que j'ai vu l'effet que la rencontre avec ce professeur et ce séjour d'études ont eu sur ma copine : elle n'est pas simplement rentrée différente ou changée, elle est nouvelle. » Le dialogue se fait de plus en plus intense. « D'où vient cette manière de vivre différente qui a provoqué cette attraction ? » « D'après moi, à la base, il y a un choix de vie. » « Oui », observe une autre fille, « mais même s'il y avait un choix de vie derrière cela, la question demeure : d'où vient ce choix de vie ? Et surtout, qu'est-ce qui le soutient au jour le jour ? Parce qu'une morale kantienne ne suffit ni à motiver ce choix ni à le soutenir

chaque jour.» Un troisième réplique : « En fait, je ne l'ai pas encore compris, je veux le comprendre et je suis ici pour cela. » Voilà, c'est le fait. J'étais là, je regardais ce fait qui se passait et les questions me sont venues naturellement à l'esprit : qu'est-ce qui arrive à ces jeunes ? N'est-ce pas ce qui m'est arrivé aussi ? N'est-ce pas cela, le christianisme ? Des personnes attirées par quelqu'un, par une présence ! Et n'ai-je pas envie, moi aussi, maintenant, de comprendre qui fait tout cela, exactement comme j'essayais de le comprendre au début ? D'un coup, je me suis à nouveau demandé, devant ce que je voyais : « Qui es-tu ? » Ce fait a balayé ce que je pensais déjà connaître, c'est-à-dire comment le Christ vient me chercher. Là, j'ai simplement cédé, j'ai suivi Son initiative, ce qui se passait, et je me suis surpris à dire : « C'est toi, Seigneur. » En rentrant sur Milan, en voiture, j'avais encore ce fait dans les yeux et, entre nous, il n'y avait rien à ajouter, mais un silence dense. Je suis allé me coucher « en désirant me réveiller », comme le dit la chanson. Le lendemain, j'aurais dû être épuisé, incapable d'étudier, à cause des horaires de la veille ; mais le lendemain matin, tout a commencé à partir de cet événement et j'ai affronté la vie différemment, non pas parce que les circonstances avaient changé, mais parce que j'étais nouveau moi aussi : j'avais été généré. Le deuxième fait a eu lieu aux vacances de la communauté. Je retrouve quelques étudiants en première année pour reprendre le texte de l'école de communauté et l'une d'entre eux dit quelque chose de très simple et raconte ces premiers jours passés ensemble : « Je suis heureuse, je me sens aimée et je me rends compte que je ne fais aucun effort, je ne fais que suivre ce qui m'est proposé, ce qui est là. » En l'entendant parler, j'aurais pu dire : « J'ai déjà entendu cette histoire. » Au lieu de cela, j'ai sursauté sur ma chaise, j'ai envié cette fille, parce que je désire moi aussi cette simplicité de cœur, la même pauvreté de cœur, la même affectivité, et j'ai commencé à la demander, à la mendier. Et je me suis demandé : « Est-ce que je crois, moi, que, dans ma vie, Quelqu'un me change, que c'est Quelqu'un qui me rend heureux, et non ce que je pense, une impression que j'ai ou un succès particulier ? » J'ai découvert que c'est Lui, le Seigneur, qui, en se manifestant, me convainc qu'Il est « tout en tout » (cf. *Ep* 1, 23) : ce n'est pas moi qui dois me convaincre que c'est ainsi. Pour moins que ça, je ne peux plus vivre. Sa présence devient de plus en plus familière dans ma vie, non pas parce que j'en sais toujours plus, mais parce qu'Il me saisit toujours plus par son initiative et qu'il me convainc toujours plus que c'est lui le Seigneur, qu'il est tout, que lui seul peut me donner la plénitude, le centuple maintenant.

Carrón. Suivre l'initiative d'un autre rend nouvelle celle qu'on aime ; cela étonne tellement son copain qu'il la suit, au point d'aller à l'école de communauté. C'est comme si les premières rencontres de l'Évangile avaient lieu encore une fois : Jésus rencontre Jean et André, et tout commence là, les rencontres se succèdent les unes après les autres : Pierre, Philippe, Nathanaël... Ce n'est pas quelque chose du passé, c'est le même phénomène qui se produit maintenant. Ainsi, le matin suivant, Paolo « était nouveau », il « parlait de l'évènement ». Combien de faits que nous vivons ne laissent aucune trace ! Au lieu de cela, quel genre de changement ce jeune homme amoureux doit-il avoir vu chez sa copine pour dire : « Elle était nouvelle » ? Il n'avait participé à rien, lui, mais il avait vu l'effet que ce séjour avait eu sur elle : il l'avait générée. C'était comme si elle avait été conçue et façonnée à nouveau ; c'était une créature nouvelle, à cause d'une rencontre, parce qu'elle avait vécu ce séjour d'étude. Soit nous effaçons tout cela, soit nous sommes provoqués à aller jusqu'à l'origine. « Qu'est-ce qui vous a attirés chez cette personne qui vous a invités ? » Pas seulement « un choix de vie ». Mais, même si c'était le cas, « qu'est-ce qui soutient ce choix de vie qu'aucune morale kantienne ne peut générer ? » « Je suis ici pour comprendre. » Comme le disait le moine médiéval : « Il nous est arrivé quelque chose de si grand que nous passerons toute notre vie à comprendre ce qui nous est arrivé. » C'est pareil, c'est exactement la même chose. Nous sommes donc confrontés au même choix : faire des efforts, ou suivre ; la présomption ou cette pauvreté de cœur dont parlait Paolo. Il se demandait ensuite : « Est-ce que je crois, moi, que c'est Quelqu'un qui me change ? » Voilà le défi de la foi. « Quand le Christ reviendra, trouvera-t-il encore la foi sur la terre » (cf. *Lc* 18,8) ? Pas des personnes qui parlent du Christ, du christianisme, des effets que le christianisme a produits ou des œuvres d'art dont notre culture est pleine. Non, la question que se pose Paolo est celle que posait Jésus : « Quand le Fils de

l'homme reviendra, trouvera-t-il encore quelqu'un qui a la foi, qui reconnaît qu'il y a Quelqu'un, dans l'histoire, qui le change ? » Il ne demande pas s'il trouvera quelqu'un de bien, parce que nous sommes tous des misérables, mais quelqu'un qui croira encore, qui reconnaîtra Sa présence. Quelle contribution Paolo nous a-t-il apportée ? Il a dit : c'est le Christ qui, en se manifestant de nouveau, nous prouve qu'Il est « tout en tout », c'est pourquoi « sa présence me saisit toujours plus ». C'est notre seule chance de rester dans l'Église de Dieu. Nous ne sommes pas ici par hasard. Si ce qui a été décrit n'arrivait pas à chacun d'entre nous, nous ne tiendrions pas dans le temps. Alors, avant de regarder tous les défauts que nous avons, toutes les bêtises que nous faisons, posons-nous cette question : « Que m'est-il arrivé pour que je sois ici ? » La conscience de ce qui nous est arrivé commencerait alors à générer une affection envers nous-mêmes, un regard plein de tendresse envers nous-mêmes, précisément à cause de l'estime que le Christ a pour nous. Toutes les erreurs que nous commettons ne nous empêchent pas d'être ici. Qui s'est levé ce matin et a sursauté de joie pour cette raison ? Et qui, au contraire, s'est levé en se plaignant de ce qui lui manquait, de tout ce qui ne fonctionne toujours pas ? Paolo s'est levé le lendemain matin, déterminé par l'évènement qui lui était arrivé. Comment Jean et André se sont-ils levés le lendemain de leur rencontre avec Jésus ? Comment vous levez-vous le lendemain du jour où vous avez commencé à sortir avec votre copain ou avec votre copine ? Vous êtes des misérables comme avant, mais ce qui prévaut, c'est sa présence. Pour détourner notre regard de notre misère, de nos erreurs, de notre kantisme, le Mystère se manifeste à nouveau dans notre vie. Comme au début, avec Jean et André. Tous étaient déterminés par la mentalité pharisaïque de leur époque, mais Jésus ne s'est pas arrêté là, il ne s'est pas plaint de la méchanceté de son époque, dit Péguy, il a coupé court, il a fait le christianisme (cf. C. Péguy, *Véronique : dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, Gallimard, Paris 1972, p. 180) : il est venu à la rencontre de ces deux hommes et, de même, dans cette époque si complexe, il vient à notre rencontre.

Samuele. Souvent, cet été, en relisant les Exercices, je me suis demandé dans quelle attitude j'étais, ce que j'avais choisi entre idéologie et évènement. Je me regardais et je me disais : je suis assez serein, j'ai fait beaucoup de découvertes, j'ai quelques problèmes, quelques blessures, mais dans l'ensemble je vais bien, je n'ai pas de drame qui m'empêche de dormir la nuit. De plus, cette année, l'été n'a pas été, comme les autres fois, le moment du doute, où, étant seul, je passais mon temps à penser et je perdais les pédales, je tournais en rond. Cette année, j'ai été étonné de voir que, petit à petit, les pensées ne l'emportent plus sur l'expérience.

Carrón. « Les pensées ne l'emportent plus sur l'expérience. » La réalité est plus grande que l'idée, dit le Pape. L'expérience est plus puissante que les pensées. La seule chose qui nous libère de nos pensées est un évènement, quelque chose de plus réel que nos pensées.

Samuele. C'est arrivé grâce à plusieurs faits, cette année, mais surtout grâce à la responsabilité, non pas en tant que choses à faire, mais comme une possibilité de rester en contact avec un niveau de vie, un usage de la raison, une intelligence de la réalité, que je vois éclater en vous, mais aussi chez de nombreux jeunes.

Carrón. J'espère que tous ceux à qui on la demande vivent la responsabilité comme cela : pas un fardeau supplémentaire, mais l'occasion de voir ce que fait le Christ. Nous allons rendre visite aux amis d'autres communautés, nous allons à l'école de communauté, nous participons à une initiative, uniquement pour Le voir à l'œuvre. Pourquoi vaut-il la peine de venir ici ? Où, dans le monde entier, se produit quelque chose comme ce que nous entendons ce matin ? Où ? Si vous trouvez un autre endroit plus intéressant, allez-y ! Et après, vous me raconterez.

Samuele. Lentement, presque par osmose, pour employer un terme connu, tout cela m'appartient de plus en plus, jour après jour, à travers des batailles et des dialogues quotidiens, année après année, non sans peine et sans chutes, parce que l'attrait est trop fort et, en même temps, cela me change, presque malgré moi, sans que je m'en rende compte, mais en réalité avec moi, à travers ma liberté, en élevant la barre de mon désir et de mon regard sur les choses quotidiennes. J'ai compris que je n'ai besoin que d'une seule chose pour vivre : Sa présence réelle, le Christ qui se manifeste dans le

présent à travers des faits tangibles. Le Christ qui se manifeste restitue ce qu'il est impossible de se donner tous seuls, la plénitude et en même temps le besoin de Lui, cette blessure sans laquelle rien ne parle, tout se tait. Vivre en portant en soi Sa présence, dans la chair, est vraiment une autre vie.

Carrón. Nous en restons là. Mais je vous pose à mon tour une question : qu'avez-vous perçu de nouveau ce matin ? Car ici on n'a pas simplement raconté des faits. Je vous quitte sur cette question et j'attends avec impatience de voir si nous avons été désireux de saisir ce que le Mystère nous a donné à travers ceux qui sont intervenus.